

Jellyfish

T H E C R A N B E R R I E S



INTERVIEWS

The Wedding Present
Shed Seven
The Madonna's
The Posies
Lighthouse
The Sugargliders
Blueboy

DOSSIERS

L'Irlande dans
tous ses états
Catchers
The Divine Comedy
Franck & Walters
Compulsion
L'art des Smiths



la France, c'est très différent des États-Unis, mais on aime beaucoup.

As-tu des nouvelles de Peter Solowka ? Es-tu toujours en contact avec lui ?

David : Non, pas depuis The Ukrainians...

Que penses-tu d'une tournée avec eux ?

David : Merci pour cette bonne idée, JellyFish ! (rires)

Plus sérieusement, je crois qu'on est en train de perdre tout contact...

Que s'est-il passé à Reading avec Courtney Love ?

David : Elle m'a frappé parce qu'elle pensait que je détestais Nirvana et Kurt Cobain...

Qu'est-ce-que tu aimes ?

David : les conneries, le vin rouge, et aussi « Jeux sans Frontière ».

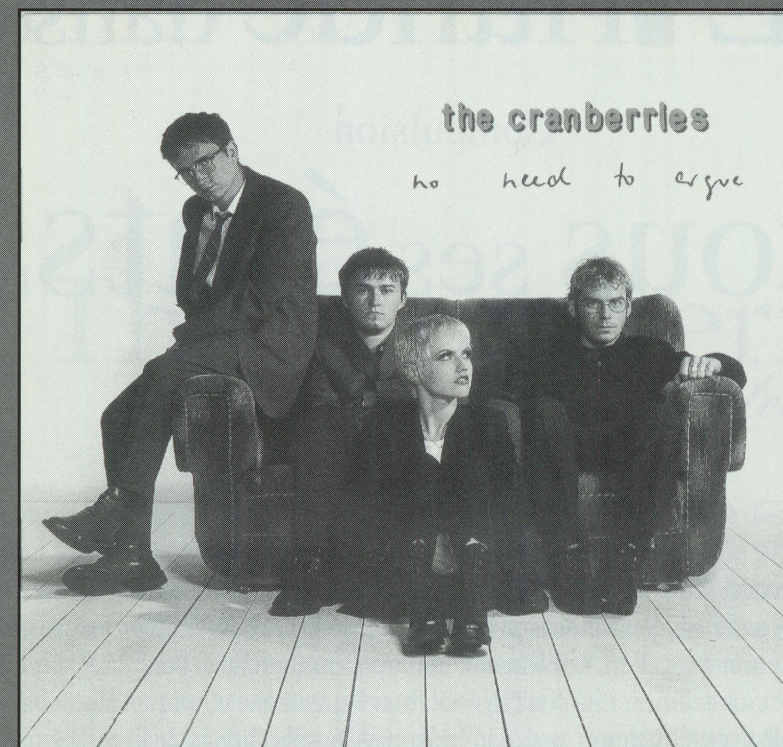
Darren : les motos, les vieux films avec les bandes abîmées, la couleur orange...

Que détestes-tu ?

David : les motos et les cigarettes.

Darren : la cuisine épicée et la Ford Escort !

Propos recueillis par Pierre GOCHARD
et Sébastien CAYLA



The Cranberries

écoutez-les dans votre canapé !

no need to argue

nouvel album

disponible en K7, CD



Cranberries L'irlande dans Catchers

Compulsion

Franck & Walters tous ses états Divine Comedy

Du mysticisme vocal d'une **Dolorès O'Riordan**, à la fraîcheur poétique des **Catchers**, de l'énergie punk activiste de **Compulsion** au folk pop de **Franck & Walters**, jusqu'aux aspirations symphoniques d'un **Neil Hannon** fanfaron, on cherche le lien. Aussi bien les groupes que nous-mêmes refusons l'assimilation à une scène ethnique, à ce label simpliste et réducteur : made in Ireland. Alors on cherche le lien.

Le dossier que nous vous proposons est une tentative d'esquisse de ce qu'une culture forte peut engendrer comme différences. Il est certain que les lacs, les landes et la bière y sont pour quelque chose !



The Cranberries

Deux années de pleine lune

À l'origine, trois boutonneux irlandais qui troquent leurs bicyclettes contre des guitares et des amplis. Jusqu'ici rien de vraiment exceptionnel, si l'on part du principe que 99% des groupes ont commencé comme ça ! Mais voilà, à ce trio débutant s'ajoute une voix, et pas n'importe laquelle. Une voix pure ayant fait ses classes dans les chœurs d'église et dans les pubs irlandais dès l'âge de 5 ans. Les **Cranberries** sont donc nés, ou plutôt non, **The Cranberry saw us** sont nés. Ils ont tous les cheveux longs, looks d'étudiant tout gentil tout plein, et sont plein d'entrain. Après quelques semaines, une première démo trois titres bien ficelée, *Nothing left at all*, leur permet d'attirer tout de suite l'attention des recruteurs. Le reste va très vite, un premier album *Everybody else is doing it, so why can't we ?* qui ne perce pas tout de suite. Ce n'est seulement qu'après leur avènement aux États-Unis que les médias anglais commenceront à s'intéresser au quatuor irlandais. Après avoir vendu dans le monde entier quelques quatre millions d'albums, ils récidivent avec un second Lp treize titres, *No need to argue*. Lors de l'une de leurs nombreuses journées de promotion en France, nous avons réussi à attraper le trio fondateur totalement relooké et à faire un point sur leur année passée et leur actualité.

Déclarez vos noms, prénoms et âges respectifs...

Noel Hogan, 23 ans, guitariste.
Mike Hogan, 21 ans, bassiste.
Feargal lawlor, 23 ans, batteur.
(ndlr : et ils répondent tous en chœur pour l'absente...)
Dolorès Mary Eileen, 23 ans, chanteuse !

Comment composez-vous vos chansons ?

Noel : En général, ça se passe de la manière suivante : je fais la musique, que j'enregistre sur une cassette, je leur fais écouter, Dolorès écrit les paroles et les autres s'ajoutent au tout. Quelques fois

c'est Dolorès qui apporte les premiers accords...

Vous souvenez-vous de votre premier concert ?

Mike : C'était dans un petit club en sous-sol, d'un hôtel.

Ça commence à dater maintenant, il devait y avoir cinquante personnes...

Noel : Pas mémorable !

Vous avez signé un contrat de six albums avec Island Records. N'avez-vous pas peur de perdre votre personnalité et d'avoir trop de pressions ?

Noel : Non, on n'est pas totalement libre, on se doit de rester dans le même créneau musical. Mais de toute façon, nous n'avons pas le choix. La maison de disque s'occupe de tout, concerts, promo. Sans elle on ne serait rien !





Feargal : Ils sont relativement cools quand même et nous laissent une bonne marge d'entreprise et de choix.

Vous avez enregistré vos deux albums avec Stephen Street, et vous désiriez Johnny Marr comme producteur pour le second. Puis-je en déduire que vous êtes tous fans des Smiths ?

Feargal : Oui, complètement et depuis longtemps ! Dès l'école, nous écoutions Cure, les Smiths, et un tas d'autres groupes du même genre. Morrissey a une voix superbe, quant à Johnny Marr, c'est le guitariste des années 80 sans hésiter ! Nous avons tous ce point commun dans le groupe : l'amour des Smiths...

Mike : Ce sont nos racines !

Vous avez tourné avec Belly, Hot-house Flowers, The The, Mike Old-field, Suede, entre autres. Quelles sont vos impressions sur cette tournée ?

Feargal : L'année dernière nous avons tourné presque huit mois, ça nous a permis de connaître plein de groupes sympas et différentes ambiances.

Mike : Les quelques dates avec Hot-house Flowers n'ont pas été terribles, nous n'avions sensiblement pas la même accroche avec leur public qu'avec celui des autres groupes rencontrés.

Noel : Par contre tout a été pour le mieux avec les autres, surtout avec Suede, c'est un très grand groupe ! (ndlr : tous les autres acquiescent)

Feargal : C'est dommage que Bernard Butler soit parti, c'est un excellent guitariste et j'ai un peu peur pour le devenir

du groupe maintenant qu'il n'est plus là...

Comment réagissez-vous à cet engouement pour votre groupe ?

Mike : On se fait très bien au succès, je ne pense pas avoir la grosse tête.

On fait seulement un boulot, si ça marche, c'est bien, et il faut recommencer encore et encore à faire ses preuves jusqu'à la prochaine étape.

Ce que nous voulons avant tout, c'est continuer à composer, en espérant que ça tourne assez pour recommencer, sans contrainte d'argent. On ne pense pas trop au lendemain.

La vie change pour nous, mais je ne pense pas que nous, changions beaucoup.

Vous avez tous changé de têtes, vous en aviez assez de votre look d'étudiant ou c'est une évolution logique, non réfléchie ?

Feargal : C'est juste comme ça, c'est une évolu-



de personnes innocentes. Cette chanson s'applique aussi bien à l'Irlande qu'à n'importe quel État.

Pourquoi avez-vous réédité votre single

Linger trois fois en France ?

Mike : C'est simple. Quand il est sorti, la maison de disque n'a pas fait grand chose pour la promotion. Ils ont été obligés de le ressortir et cette fois de mettre la pression pour que ça marche.

Que pensez-vous de la scène irlandaise ?

Mike : Nous ne nous sentons pas spécialement Irlandais, et nous n'avons pas d'affinité particulière avec les groupes irlandais.

Quelque chose à ajouter ?

Mike : Appréciez notre musique à sa juste valeur.

Propos recueillis par Stéphane GUILLAUMOT

tion naturelle, j'ai eu les cheveux longs pendant quatre ans, j'en avais marre qu'ils traînent dans la soupe.

Mike : C'est pareil pour moi, je n'aime pas le goût de mes cheveux.

Sérieusement, c'est bien de changer de look, on se remet physiquement en question...

Noel : À vrai dire on ne fait pas trop attention à notre apparence.

Sur votre album, vous avez une chanson appelée Yeats grave, êtes-vous influencés par la littérature irlandaise ?

Mike : Pas vraiment, Dolorès aime beaucoup Yeats, c'est tout !

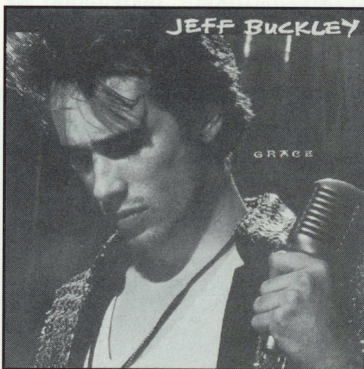
Vous sentez-vous impliqués par les problèmes irlandais ?

Noel : Pas du tout. Dolorès a fait une chanson intitulée *Zombie*, c'est une chanson contestataire influencée par Andy Warhol. C'est pour tous les massacres



du groupe dans leur domaine respectif. Des sonorités orientales à l'orchestre symphonique, tendance Boléro de Ravel, Suede a trouvé une nouvelle voie. Bernard Butler quitte le groupe sur un coup de maître, reste à savoir si le petit nouveau Richard Oakes pourra suivre.

Delphine Dhenun



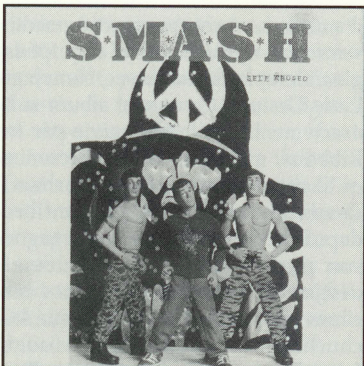
JEFF BUCKLEY
grace
(Columbia/Sony)

Pas facile d'éviter le parallèle entre le nom de l'album et l'impression qu'il en dégage. Pas facile non plus de transcrire l'émotion qui nous étreint lorsqu'on se laisse caresser l'oreille par la voix de Jeff Buckley. Certains resteront peut-être insensibles, condamnés à rester en dehors du monde de Jeff. Pour les autres, il n'y aura pas de voyage retour. Cet album vous frappe en pleine gueule, avec l'impression qu'on ne va pas s'en remettre. Jeff Buckley à une voix magnifique, il en use et abuse. Son disque est imparfait mais incontournable, et peut-être justement incontournable parce qu'imparfait.

Emmanuelle Kaufmann

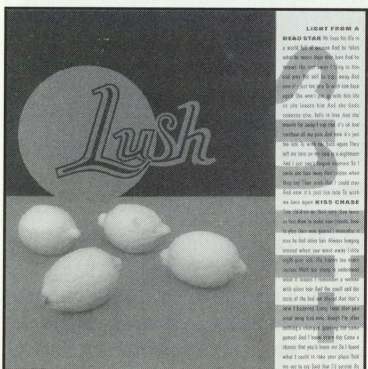
S*M*A*S*H
self abused
(Hut/Delabel)

Aperçus à La Route de Rock, près de Saint-Malo, fin Août, je fus fort intrigué par ce trio brouillon, bruyant et pourtant bien sympathique, dévoilant un potentiel considérable de décibels du début jusqu'à la fin. J'attendais avec impatience la sortie de leur premier véritable bébé. On



leur pardonnera la pochette Big Jim et Action Joe qui feront mourir tous les méchants de la Terre. En revanche, on les félicitera pour ce Self abused qui laissent présager un avenir certain. L'album n'a rien perdu de la fougue de leur prestation scénique. On bourre toujours, mais on le fait intelligemment. Les guitares et les basses ne sont pas systématiquement à fond en même temps, on varie les plaisirs dans le bruit : l'une monte, descend, reste au dixième étage, redescend à la cave. On croise entre temps, à travers ces paliers successifs, Pixies, Fugazi, Compulsion. Mais toujours avec une touche très personnelle qui leur permettra de grandir très vite, comme c'est le cas en Angleterre où ils sont premiers des charts indés. Vraiment un très bon album.

Sébastien Ledru



LUSH
split
(4AD/Labels)

Après la cruelle déception, oui déception n'ayons pas peur des mots, de leur vrai premier album Spooky, on appréhendait quelque peu la sortie de leur second bébé, Split. Allions-nous retrouver le Lush des

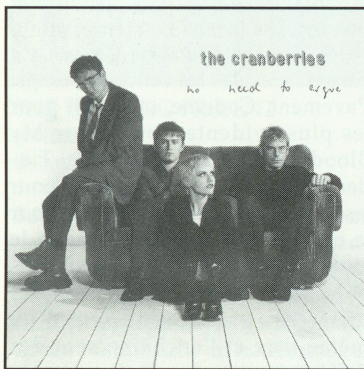
premiers temps, celui qui exécutait ses morceaux en deux temps trois mouvements (Scar, Mad love) et nous enchantait grandement, celui que nous espérions rapidement retrouver sans quoi nous le bannirions définitivement, ou allions-nous retrouver le groupe soporifique qui nous avait tellement déçu, auteur d'un Spooky dont le seul mérite résidait dans la restitution quasi conforme des œuvres des jumeaux bien connus, maîtres du genre ? Eh bien, on n'a pas été déçu ! Et tant mieux ! Heureusement même. Lush renoue avec ses premiers amours, et nous envoie de nouveau en pleine figure ses petits bâtons de dynamite. Boum ! 3'06 d'un Blackout sans fioriture. Boum ! 2'53 d'un Hypocrite sans concession. Des paroles au vitriol, des mélodies étonnantes de limpidité, de fluidité, les voix de Miki et d'Emma complices et complémentaires, comme jamais. Le grand Lush, quoi. Gagnant en maturité, le groupe renoue avec la beauté des mélodies, l'originalité et la variété des compositions, avec des guitares tantôt claires, tantôt cinglantes et agressives, des voix tantôt douces et sucrées, tantôt rageuses et fougueuses, à la limite de l'impertinence, et toujours mises en avant. Les textes sont particulièrement travaillés et aboutis. On est rapidement conquis par Split, mais aussi surpris par la stupéfiante variété des compositions. Lush, groupe caméléon ? Oui. Définitivement oui. Capable de revêtir l'habit d'un Cocteau Twins (Lovelife, Lit up), réminiscences d'un passé encore présent, ou d'un Slowdive (Desire lines, Never-never), quoi que peut-être plus aérien, il n'en demeure pas moins totalement différent et détaché, dans la mesure où tout est parfaitement maîtrisé de bout en bout, tout est assimilé et retranscrit avec une précision chirurgicale. Lush a su allier la vitalité et l'énergie de sa jeunesse à la sagesse et la maîtrise inhérentes à sa maturité. Du grand art...

Pierre Gochard

THE CRANBERRIES
no need to argue
(Island)

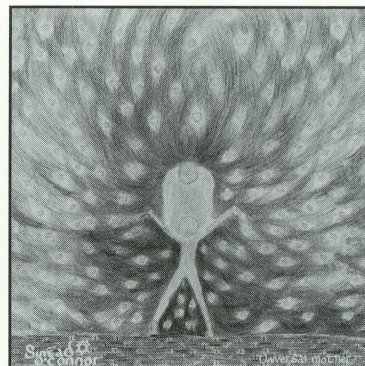
Voici le Cranberries nouveau. Ce n'est pas un album que nous offre Dolorès, ce sont ses tripes ! Leur

succès mondial n'a en rien atténué leur créativité et surtout pas leur sensibilité. Tout est à fleur de peau, en filigrane, planant au dessus de nos têtes. Cet album, c'est d'abord treize titres profondément humains. Beaucoup de Na-na-na-na, Ouh-ouh-ouh, Tub-tub-tub, qui mettent la voix de Dolorès en avant, et ce n'est pas un tort ! De ballades envoûtantes, Ode



to my family, Daffodils lament... truffées de violons et de chœurs, en passant par des chansons lancinantes, Empty, Everything I said, Dream my dreams, elle s'impose à nous. Toujours omniprésente sur des chansons comme The icicle melts ou Zombie, complainte magistrale contestataire et idéaliste où Dolorès s'enflamme contre la violence sur le refrain. Elle est douce sur Twenty one, sorte de Time after time (Cindy Lauper) revisitée par les cordes vocales de notre Irlandaise préférée, puis quasi mystique sur No need to argue, qui doit plus à la marche funèbre qu'au Pont de la rivière Kwai. Autant de différents aspects qui font l'originalité et la richesse de cet album. I can't be with you est probablement le titre au plus fort potentiel de réussite dans les charts, avec un rythme saccadé et beaucoup de chœurs, talonné de près par Ridiculous thoughts, un crescendo déroutant à forte tendance curiste, au même titre que Disappointment. Dans Yeats grave, elle fait l'apologie de son écrivain fétiche, plus en parlant qu'en chantant d'ailleurs. Elle conclura l'album par So cold in Ireland, où ses cris, comme des supplications, glacent le sang jusqu'aux os... Une envolée lyrique. Un moment rare en intensité, renouvelé à chaque écoute.

Stéphane Guillaumot



SINEAD O'CONNOR
universal mother
(Chrysalis/EMI)

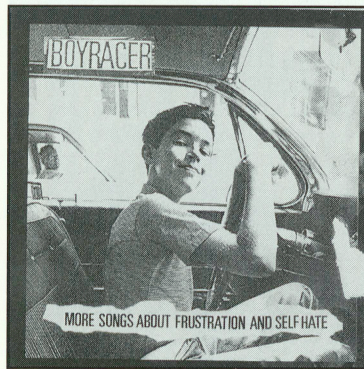
Une fois le silence revenu, après les dernières notes de l'album de Sinead O'Connor, on se dit que c'est un très bel album, très doux, avec une musique très caressante plaquée sur la voix toujours aussi superbe de la fière Irlandaise. Mais, alors, se demande Charlie, qui ne peut entendre le nom de Sinead O'Connor sans la revoir descendre le pape à la télé, elle n'est plus provocante et vindicative comme avant ? Elle brandit ses idées toujours avec la même foi, et c'est même comme ça que commence l'album avec un discours sur la capacité qu'auraient les femmes à briser la spirale du pouvoir. Elle fait les yeux doux au genre musical le plus revendicateur du moment, le rap, le temps d'une chanson, Famine, dont le but n'est apparemment pas de réconcilier les Anglais et les Irlandais. Mais à côté, il y a le si doux et si parfait Perfect Indian, puis la reprise de All apologies de Nirvana qui n'apporte pas grand chose à l'original, et en guise de conclusion une déclaration d'amour comme on en rêve, Thank you for holding me, thank you for helping me, thank you for breaking my heart.

Emmanuelle Kaufmann

BOYRACER
more songs about frustration and self-hate
(Slumberland Records/Média 7)

Après avoir sorti maintes et maintes chansons chez la fée Sarah, Turntable et autres... une rumeur persistait à leur sujet depuis mai dernier : une séparation en bonne et due forme, avec perte et fracas. Ce n'est certes

pas cet album qui confirmera leur séparation, dieu merci, et heureusement pour nous ! Boyracer n'a pas changé d'un iota, au contraire, et continue son petit bonhomme de chemin, en nous lançant un nouveau pied-de-nez. Je m'explique. Leur musique est très difficile à définir, parce que l'on a toujours l'impression qu'elle se cantonne à un style bien particulier, bien défini, quand soudain, sans savoir pourquoi, surgit un mouvement, un



rythme ou une direction diamétralement opposée à celle suivie jusque-là, qui vient relancer la machine. On croit entendre du Verlaines quand, d'un seul coup d'un seul, on se retrouve chez Smash ou chez 18th Dye. Ou encore, on joue les gros bourrins, pour en plein milieu d'un morceau, revêtir les habits de Codeine. Bizarre pour ce groupe qui ne ressemble à personne et à tout le monde en même temps. Boyracer joue avec nos nerfs, et le pire, c'est que ça marche diablement bien ! Ce disque est parfaitement ficelé, maîtrisé de A jusque Z. On ne s'ennuie pas une seule seconde à l'écoute des vingt-quatre titres de cet album. Pop noisy expérimentale, on ne pourra qu'être surpris et ravi par ce More songs about frustration and self-hate.

Sébastien Ledru

COMPULSION
comforter
(Island)

Je n'attendais rien de ce petit nounours pleurnichard. Certes le premier single de ces sauvages irlandais avait étanché ma soif naturelle de violence. Entre Blueboy et les Catchers, entre deux plages de silence mélodique et méthodique, la